François Tétreau

cirque électrique

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Isaac Israels (1865-1934), *Koorddanseres, circus Carré, Amsterdam* (vers 1890-1894), Kröller-Müller Museum, Otterlo, Pays-Bas.

François Tétreau (1953-2019) est un écrivain, poète, critique d'art et traducteur québécois. Photo : Denis Nuel.

Deux étoiles scintilleront
Dans ma tête,
Lorsque la nuit s'installera
Dans mes yeux.

* * *

L'orgasme de la vie
Emprunte au paradis
Des bribes de bonheur.

Il fait calme…
Les sables gisent à l'infini…
Un soleil rouge s'impose.
Les arbres sont muets,
Et les vents nuls.
Une vapeur supporte la vie ;
L'eau s'endort…

Je la réveille,
Elle casse, le soleil éclate,
Les sables s'étirent,
Les vents font crisser les arbres.
Les vapeurs s'évaporent.

Je griffe les arbres,
Je moule la terre,
J'anéantis la lumière,
J'absous le noir,
Je tue mes frères,
Je mange mes bêtes
Puis je cours au loin mourir.

– La solitude rêve d'amis oubliés. –

La poussière, recueil du passé,
Base de la matière,
Vestige des morts étourdis,
Œil catégorique,
Pollen solaire,
Scrute l'horizon et voit
À travers les nuages du temps,
La raison de l'existence,
Et le vouloir des hommes.

* * *

Le soleil est un peintre
Et il s'amuse avec les couleurs,
Pour faire du monde
Une aquarelle.

* * *

Elle était petite, menue,
Cheveux fins, lèvres bombées.
Les joues colorées ;
Le froid n'en étant pas la seule cause.
Son regard terrifié, ne refusait pas la lutte.

Il l'a regardée quelques instants de plus
Qu'il n'en faut pour adresser un bonjour cordial.
– Le temps d'un affront. –
Il n'y avait jamais eu entre eux, ni liens amicaux,
Amoureux, ou quoi que ce soit de ce genre.
Mais ces moments de défi, furent suffisants
Pour jeter un certain trouble,
Prouver sa compétence au combat,
Estimer l'ennemi !

* * *

Étendues sèches ; aridité.
Déserts brûlants ; broussailles mortes.
La grande bête mouchetée,
S'en est allée chasser.

Sa grotte s'ouvre sur la plaine,
Comme une blessure dans le flanc
D'une proie fragile, abandonnée,
Et dans laquelle le soleil bruit.

Sur le sol, du lait maternel
Encore humide.
Dans un coin, de la viande toujours
Rouge,
Froide,
Crue.
Odeurs de vieux fumiers,
D'excréments chauds ;
Odeurs qui étourdissent…

Le soir tombe.
Le fauve revient,
Éreinté,
Il s'ébroue et s'endort
Dans un jet de poussière.

* * *

Soirées polyphoniques.
Vent !
Despote légendaire,
Tyran fabuliste,
Laisse cueillir
La perle d'ivoire
Sur une île de corail.
Temps !
Pollen infini,
Poudre éternelle,
Avenir passé,
Floraison nocturne.
Lune !
Amour imminent,
Miroir vérité,
Regard transcendant,
Espace embaumé,
Ardeur éblouissante,
Pouvoir étonnant,
Luminosité !

* * *

Vieilles mains…
Vieux yeux…
Vieilles gens…

Douceur d'une peau rasée
Qui se plisse,
S'ouvre
Et crevasse.

Durs travaux…
Besognes ardues…
Labeurs pénibles…

Prix d'une larme
Coulée d'un œil
Qui a vu la vie.

Valeur d'un sourire
Issu d'une bouche
Repue de baisers.

Fermes de pierres…

Vieilles terres usées
Par le soleil, l'orage,
Et le temps…

Vieille terre nourrie
De sang,
De bouses chaudes,
D'animaux morts…

* * *

Sorcière *(chanson)*

Je rêvais qu'on me conte l'histoire des vents de nuit
Qui soufflent dans le cœur des enfants endormis.
J'aimais qu'ils me conduisent dans leurs forêts d'airain,
Où flottent sur les arbres, les feuilles du matin.
De nouveaux horizons obsédaient ma pensée
Pleins de soleils et d'ambre et de grains enflammés.
Mon esprit voltigeait en des cieux de guipure
Peuplés d'oiseaux brillants des reflets de l'azur.

Je cherchais le destin, tu m'as rendu la vie
Si mes champs sont arides, tu me donnes la pluie,
De mes songes déments, tu calmes la passion.

Tu allumes le feu de nouvelles émotions.
A toi qui me demandes ce que j'ai, l'autre jour,
Perdu dans le lointain, j'ai rencontré l'amour.

La pluie est maintenant devenue orages,
Les émotions se sont brûlées,
Le destin surclasse l'ennui,
Désormais passion est tragédie.
Les enfants se sont réveillés,
Tous les oiseaux ont émigré.
Soleils éteints – lune éclipsée – mirages fluides. –

Enfin l'esprit est libéré
De toutes contraintes abjectes.
Ma pensée s'est évadée
En des lieux aérés.
Fumée d'étoiles.
Les généraux de luxe fin,
Toutes ces panthères ventriloques,
Acteurs déchus – Nuits triomphales.
Torrents d'été – Montagnes suisses,
Ont encombré mon âme noire,
Ont embrouillé mes illusions ;
J'ai rompu avec l'infini,
J'ai décidé de m'en aller.

Enfin l'esprit est libéré
De toutes contraintes abjectes
Ma pensée s'est évadée
En des lieux aérés ;
En retrouvant mon chemin
J'oublie le passé.
Cité marine.
La solitude est orgueilleuse.
Enfant poète – Maris cocus,
Oiseaux blessés – Sorcière battue,
Vitrail collant – Délice creux,
Prêtres infidèles – Serpents flâneurs,
Retirez vous sur l'intérieur !

* * *

« cirque électrique »

I

Des chevaux roulent dans la brume.
Un père Noël satyrique
Lacère avec amertume,
Des tableaux allégoriques.

*

Bateaux fantômes dépouillés,
Anges superbes asexués,
Enfer mouillé,
Prisons de jute,
Châteaux de fer ténébreux.

*

Huttes de chaux, sables mouvants,
Puits asséchés, soleils brûlants !
Marché d'esclaves androgynes.
Ventes de ventres et de poitrines.
Enfants d'Orient et d'Aspasie,
Convoitent, comparent et s'extasient,
Or, diamants, terres et pierres bleues ;
Cris, harems, lumières et feux !

*

Disque lunaire licencieux
Anémone, fille des dieux,
Papillons morts,
Silence stagnant,
L'Achéron coule dans la ville.

*

Elle gravissait des sentiers
Aux cailloux plastiqués
Et des forêts anuitées ;
Attirée par la route
Où des autos blessées
Laissaient couler sur le sol,
Des filets de sang spumeux
Qui s'agglutinaient dans ses cheveux.

*

Corsaires ivres et sensuels,
Psychopathes et brutaux. ·
Haineuses perverses femelles,
Des amis se sont trahis
Pour vous, Bacchantes perfides,
Horribles fées machiavéliques ;
Les messes noires suffiront-elles
À éloigner les fauves, les insectes et les femmes ?

* * *

II

De merveilleuses lesbiennes aveugles
Pillent les coffres enchantés,
D'ecclésiastiques tapageurs
Et de monarques ensorcelés.

*

Dans des salles froides et humides..
Déambulent les reines folles,
Amoureuses d'esclaves numides,
Privés d'orgasmes et d'alcool !

*

D'insolents seigneurs sybarites,
Ordonnent que l'on fouette,
Sous leurs yeux,
De jolis espions,
– Troubadours luxurieux –
Retrouvés cachés,
Entre les jambes
De courtisanes lubriques.
… Rires de bouffons…

*

Des carrousels oniriques
Ont tourné toute la nuit.
Arlequin noir – Pierrot lunaire.
Des manèges féériques,
Ont brûlé dans l'incendie.
Kaléïdoscope imaginaire.

*

La belle sur sa licorne
A sauté des mers enflammées.
Entend-elle les cieux qui sonnent,
Et ses amants vociférer,
La pluie sur la vague dure,
Les gouttes de nuit dans l'été,
Les cris impuissants de Mercure,
Et ces lendemains gaspillés ?

* * *

III

Leurs visages éclaboussés de soleil
Avaient des yeux lumineux, imprécis.
Des rires infinis, pêle-mêle,
Se brouillaient aux cascades
Assourdissantes.

D'impossibles poèmes
D'aurores boréales
Déferlaient dans leurs oreilles,
Mais les cerveaux n'entendaient pas ;
Et lorsqu'ils touchaient de leurs pieds nus,
Le sable noir des grottes fumantes,
Plusieurs anneaux fébriles
Montaient en leurs jambes,
Jusques aux seins,
Ce qui ponctuait le souffle
De faibles halètements,
Discrets et agréables.

D'indicibles rayons de lune diurne
Imitaient les traits insistants,
D'un jeune étranger
Aux propos explicites,
Narrant ses voyages éternels,
Ses amours hostiles,
Ses tendres combats…
Et les masques colorés
Des gens qui l'écoutaient,
N'avaient pas d'expression.
Et les danseurs
Aux regards en bataille,
Aux gestes délirants,
S'accouplaient à distance.

« Regardez,
Dans le fond des couloirs,
Au milieu des tunnels,
Chariots transparents
Sur des rails parallèles ;
Une femme, la chevelure enflammée,
Prie, se tord, se torture et se tue.
Visions masochistes
D'amantes délaissées…
L'horizon attire
Les âmes sédentaires
Et les cœurs casaniers,
Mais les véhicules bleus
Sont encore imparfaits,
Et nos hôtes là-bas,
Ne sont pas encore prêts.
Ils construisent un royaume
Où l'alcyon repose
Dans le flanc des sirènes.
Préparons-nous à laisser
Les fumées opaques,
Les montagnes de coraux,
Et les crimes d'argent,
La misère banale…
Allons-y ! »

Puis lorsque l'étranger
A fini de parler,
Et feint de partir,
La tribu dort ou se tait,
Mais ne le suit pas.

* * *

IV

Les magiciens se sont enfuis
Sur des navires fabuleux,
Abandonnant cages et geôliers,
Au triste sort du matin ;
Emportant dans leurs mains nues,
Lames de glace, couleurs nouvelles.

*

Lorsque nous vivions
Sur les plages désertes,
Dans les criques sauvages,
Nos femmes avaient sur la peau
D'étranges bijoux odorants.
Elles couraient dans le vent,
Lentement…
Et l'illusion des mouvements
S'accentuait.
Impossible de saisir
L'image de leur sourire,
Inutile de prévoir
Les gestes éventuels :
Elles chevauchaient l'océan,
Comme des cosaques forains.

*

Sur le quai d'une gare ancienne,
Perdu dans ses rêves obscurs,
Il feuilletait de vieux bouquins
Pornographiques.
Le sol était jonché
De bilboquets adamantins,
De marionnettes aquatiques.
Puis quand le train galactogène
Venait 1e prendre ou le chercher,
Des milliers de crânes informes,
Basculaient de ses bras froids.

*

Près du lac, sur les galets,
Des objets de métal
Bougent et se contorsionnent,
Se débattent et s'enflamment.
– Danse sonore –
Au bout de durs efforts,
Quand ils parviennent à sauter
Et qu'ils tombent dans l'eau,
On peut entendre,
Parmi les sons
De cuivre, de roches et d'acier,
Leurs sifflements ravis
Qui ne se prolongent pas.

D'autres s'affaiblissent
Sur la grève.
Les feux noirs batifolent !
La vie s'est éteinte ici.
Pas de cris – Peu de sang.

* * *

V

Les princes scandinaves
Ont parcouru pays instables,
États latents, viles républiques.
Leurs esprits évoluaient
En une nuit complexe ;
Et leurs voitures fonçaient
Dans des villes obscures.

Ils ont vu les enfants
Aux mains de mercure,
Lapider des statues.
Des lamaseries funèbres,
Fondre en des gouffres sanglants.
Spectres rugissants dans les eaux
De lacs crépusculaires,
Et clowns crucifiés,
Sur des lunes odieuses.
Comme les chiens blancs dans la neige,
Vents de révolte sur l'échine,
Ils se sont vus transportés
Dans des tribus tartares,
Au milieu de procès albinos.
Arbres de cendre. – Soleils épicés.

Ils ont vu
Des comédiens dociles
Salis d'intelligence,
Dans un rejet d'eux-même,
S'écorcher sur la scène.
Princesses passionnées,
Belles comme le feu,
… Cinglées par l'éclair !

Leurs esprits se ruent
Dans un cauchemar urbain,
Et des doigts gigantesques
Accentuent leurs élans.
Propulsés avec rage
Et détermination,
Ils brisent cathédrales,
Fracassent les alizés
Subordonnent des tyrans.
Puis dans un dernier souffle
De vitesses étourdies,
Ils plongent dans l'espace
Et se clouent sur la mort,
En un cri de souffrance.

Sonorités suspendues…

Là, vient l'étranger,
Son corps est un regard
Ses yeux des billes d'or ;
Habillé de fourrures,
Cheveux en cavalerie…
Il n'est déjà plus là !

* * *

VI

L'aigle a rêvé qu'il s'était brûlé l'aile
Aux trop brusques rayons
Des soleils de septembre.
Il se souvient des jours
Où te battant contre la mer,
Tu criais aux abîmes,
Qu'on te rende ta force.
Et les yeux des cigales
Qui roulaient sur ta peau. (Ha !)

*

Les corps de tes fils, pendus,
À l'orée du village,
Se balancent un peu.
Et le vent les agite.
Et la pluie les abîme.
Demain les loups viendront
Des vallées coruscantes,
Sur des moteurs ailés,
Chaparder leurs dépouilles.

*

Des armées de « pierrots » sautillants
Envahissent les jardins du château.
Maquillés, bariolés,
Venus de cieux baroques,
À bord de bulles bleues…
Qu'ils chantent tout le jour,
La nuit les éteindra.

*

N'aie pas peur du danger
Et viens voir par ici ;
Des spectres filiformes
S'enlacent aux appareils.
– Étoiles ensoleillées –
Oublie ces femmes noires,
Vénéneuses,
Les pays aux cubes de bois chamarrés.
Suis les arabesques colorées
Que ton esprit dessine,
Et dis moi si tu vois
Les Satans chevaliers,
Les diables cavaliers,
Les chevaux d'albâtre,
Qui se battent dans l'ombre !

*

Vois les forêts vaporeuses
De l'autre coté du fleuve ;
Les mages et les fées
Y jouent des drames anciens,
Se perdent dans des querelles,

Et d'historiques colères.
Ils s'amusent au suicide,
À plonger dans l'esprit
Des enfants égarés,
À rouler dans la mousse
À changer les saisons,
À fendre la lumière
Et à faire l'amour,
Dans de vieux sarcophages.

*

Tes songes se sont mêlés
Aux ivresses de l'aigle.
Il te faut le tuer,
Ou lui vendre ton âme…
Je veux voir ce combat!

VII

À Maël.

Je veux m'attacher
Aux rivages perdus,
M'enfuir sur des îles barbares,
Me maculer de sang,
De sel, de boue,
Et me laisser sécher
Par des soleils trop durs,
Des lunes glacées,
Des vents perpétuels…

Affronter des meutes
De chiens sanguinaires,
Les prendre tous à la gorge,
Les terrasser en même temps.

Lorsque je m'ouvrirai
Le ventre, dans les bois
Des pays d'ailleurs,
Au milieu de la nuit,
Mes entrailles éclaireront
Les cavernes cachées,
Les fonds sous-marins.
Des foules entières,
S'enfuiront en criant,
Frappées de cécité.

Et si des femmes malades
Venaient, rampantes,
Chercher vers moi
L'amour ou la guérison,
Je les précipiterais de suite
Dans d'immenses bassins,
Où depuis plusieurs siècles
Bouillent,
Métaux inconnus,
Venins purulents.

Il n'y a pas de bêtes,
De monstres ou de fantômes,
D'anges meurtriers,
De péchés capitaux,
De fléaux et d'horreurs,
Qui puissent me résister.
Ils s'allieraient à moi
Que je les trahirais.

Je plongerai l'humanité
Dans des guerres d'angoisses,
Et des fleuves d'espoirs.
Qu'ils viennent les prêtres,
Les danseurs, les poètes,
Les bras chargés de philtres,
De drogues, d'or,
De potions et d'alcool.
Leurs crânes seront toujours
De sombres coffres sphériques,
Sans air,
Où leurs cerveaux étouffent!
Qu'ils viennent me tenter,
M'exciter.
Je suis machine
Humaine, volcanique,
En fusion.
Les anneaux lumineux
Qui m'entourent,
Brûlent.
Mon souffle est atmosphère
Nocive et encombrante.
Je dégage des poisons virulents,
Je suinte la haine, la colère,
L'orgueil.
Je sens la mort,
Et les lourds aromates.
Qu'ils viennent,
Ils contracteront la peste,
La lèpre ou le choléra.
Ils verront leur peau
S'étioler, dispersée
Par les vents matinaux.
Ma folie est contagieuse.
Mon regard blesse.
Mon cri tue!

VIII

Des cohues d'épouvantails
Hurlent à la mort,
Sur des domaines damnés;
Territoires incolores.
Des oiseaux purpurins,
De leurs becs aiguisés,
Percent les toiles célestes.
Une ballerine élégante,
Affolée, séduisante,
Circulait horrifiée,
Entre les noirs caveaux,
De guerriers grecs décédés.

*

Des vizirs d'enluminures,
Jonchent un grenier illuné.

*

Des farfadets, lutins magiques,
Considèrent la pierre philosophale.
Ils unissent la pluie, l'astrakan,
En un carnaval érotique.
Ils visionnent des boules de lumière…
Coloriages inouïs,
Où des saltimbanques costumés,
– Romanichels impénitents –
Parcourent et sillonnent
Le cosmos et l'enfer;
Puis présentent nuitamment,
Un théâtre nucléaire.
Sorcellerie télévisée :
Les récoltes morbides,
Et les cultures de Satan,
Sont brûlées par la foudre.
Dans des cachots ténébreux
Et de vétustes cercueils,
Les théologies naïves,
Les croyances populaires,
Les consciences élastiques,
Sont tenues prisonnières.
Sur les berges d'un fleuve
À l'écume infectée,
Une foule furieuse,
Flagelle des corps
De médecins et d'apôtres,
De soldats, d'avocats,
Qui flottent sur l'onde
Sur les contours convexes
Des sphères lumineuses,
Les farfadets amusés,
Surprennent des alchimistes,
Animés de « noirs desseins »,
Qui, souriants d'aise aux commandes,
De glauques messes dantesques,
Déclenchent de redoutables séismes :
Soit : Des cieux colériques,
Déchargeant tous en chœur,
Des éclairs magnanimes,
Plus longs que le temps,
Plus solides que la peur.
Des climats implacables,
Moulant la terre, le feu,
La pierre,
Comme des plastiques ductiles.
Et des soleils, déchirant l'horizon,
Barbouillant la planète,
Cuisant les rochers,
Qui roulent et rougeoient
Au bas des précipices.

Cauchemars solaires.

Des machines paniquent!

C'est alors que les gnomes,
Déposent sous cloche,
Les boules de lumière,
Et s'offrent des spectacles,
Beaucoup plus oniriques,
Que la dégénérescence
D'une terre importune…

IX et X

Le hussard magnifique
Répand sur la lande,
Une poudre de soir.
Sur les eaux sourdes
Glissent des lasers.
Pourquoi vouloir abattre
Les forteresses mystiques
Du mince esprit des hommes?
Il a vendu,
Aux âmes mortes de l'Hadès,
L'espoir unique qu'elles n'avaient pas…

Comme une essence opaque,
Il s'infiltre dans les cerveaux
Et brouille les cérémonies.
D'un religieux pugilat,
Il fait une hécatombe.
Des physionomies athlétiques,
Lamées de cuir, fièrement lavées,
Se préparaient à combattre;
Elles rampent sur la grève
Leurs grands corps bruns blessés.

Ensevelis, les pasteurs incas
Qui, au fond des cryptes nébuleuses,
Prêtaient serment.
Leurs médecines d'ambroisie
Coulent sur le sol.

De sombres chants virils
Montaient de l'océan.
Graves incantations…
L'audacieux équipage pirate,
Est un troupeau d'anges brûlés.

Et les totems lumineux
Des villes graisseuses,
Court-circuitent!

Là, il vole, le hussard,
Ici, loin, et partout.
Il pénètre, il habite,
Le fétiche, l'idole d'or,
L'oracle femelle,
L'astrologue exotique;
Il fustige leurs pensers.

Il s'empare du caducée
Et le grime outrageusement.
Il détruit tout germe vivace
De poésie populaire;
Les cartes, les billes,
Les dés,
Les osselets d'ambre noir,
Les sorts la mort et la beauté,
Les orbites humaines,
Rien ne va plus.

Alors, aux frontières oubliées,
L'ultime étranger paraît;
La tempête dans l'œil,
L'orage perle entre ses doigts,
La violence l'occupe.
« Rétablis l'ordre,
Fils du serpent;
Aussi vrai que les dieux m'assistent
À l'heure du festin,
Je suis plus fort que toi,
Et ne t'avise de résister;
Plie, ploie, prie! »

Le hussard orgueilleux
Rit s'amuse,
Et d'un écho qui tonne :
« Surveille tes propos, noble étranger,
Nous savons tes prouesses,
Et tes actions d'éclat,
Tes plongeons dans l'eau trouble,
Et tes vols aux cieux purs;
Mais aujourd'hui vois-tu,
Je gouverne les destinées
Et calme tes passions,
Ou je devrai sitôt,
Insulter ton vieil âge.
Après avoir banni
De l'esprit des mortels,
Leurs chimériques croyances,
J'irai beaucoup plus loin,
En annihilant chez eux,
Les derniers bastions de leurs utopies.
J'assassinerai Éros!
Et terminerai mon œuvre
En faisant oublier,
Toute conception d'amour. »

Par-dessus les rochers
Et les abîmes sans fond,
L'immortel étranger s'élance.

Chocs Maudits!!!

Les deux antagonistes
Firent de notre globe,
Un macabre échiquier.
La partie dure encore.

Le hussard enfermé,
Vogue entre deux eaux;
Mais les requins ne parviennent
À percer son cercueil.

L'étranger est sous l'emprise
De violents cauchemars,
Cadenassé à des moteurs
flottants dans l'éther.

Montréal, Paris
mai 1970, octobre 1973

L'édition originale de
cirque électrique,
de François Tétreau,
est paru le premier mars 1974,
aux éditions d'Orphée, à Montréal.

Cette nouvelle édition porte le numéro
isbn : 978-2-89816-043-1
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2020
– 1044 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org